RÉFLEXIONS

SUR

LES QUALITÉS MORALES

DU MÉDECIN,

Présentées et soutenues à l'École de Médecine de Montpellier, le Août 1807,

Par Sebastien JALBERT, de Brénac, arrondissement d'Espalion, département de l'Aveyron ;

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Omnia, quæ ad sapientiam requiruntur, insunt in Medicinâ. Hip. de decenti orat.

A MONTPELLIER,

Chez la Veuve Tournel et Fils, Imprimeurs - Libraires, rue Aiguillerie, n°. 43.

A

P. JALBERT, Curé de Vitrac ;

P. J. JALBERT, Curé de Valon;

J. JALBERT, Vicaire de St. Amans des Copts.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Qu'il est doux à mon cœur, de placer à la téte de ce faible opuscule, prémices de mes travaux dans l'art de guérir, les noms, tout à la fois dè mes meilleurs amis, de mes protecteurs les plus généreux, de mes parens les plus chers.

Privé des auteurs de mes jours, j'ai constamment retrouvé en vous leur tendresse, leurs soins et leurs conseils. Mon éducation et mon bonheur ont toujours été l'objet de vos plus tendres sollicitudes. Nulle peine, nuls sacrifices n'ont été coûteux pour vous, lorsqu'ils ont eu mon avantage pour but. Je dirai plus, vous avez tant fait par vos exemples et vos leçons, que, la seule idée que je vous appartenais par les liens du sang, a été pour moi la digue la plus puissante que j'ai eu à opposer, dans des temps malheureux, au torrent des erreurs, et à la violence de mes passions. Il est donc vrai, mes très-chers Frères, qu'après l'existence, je vous dois tout.

Puisse l'hommage de cette dissertation éphémère, qui vous est offert par la reconnaissance, être un témoignage public de l'amour sincère et du respect profond que vous conservera toujours celui qui ne veut être heureux qu'en méritant votre estime.

S. JALBERT.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

RÉFLEXIONS

SUR

LES QUALITÉS MORALES

DU MÉDECIN.

Celui de tous les anciens qui par les seules lumières de la raison, s'est élevé au plus haut degré de la perfection humaine ; celui que l'on peut regarder, selon l'expression de St. Augustin, comme un des plus beaux ornemens du siècle présent, Marc Aurèle, pour s'affermir dans les voies de la vertu, crut qu'il lui convenait de converser souvent avec lui-même sur ses devoirs ; il écrivit les principales règles de conduite auxquelles il avait résolu de conformer sa vie, et il les accompagna de toutes les raisons qui peuvent leur servir de fondement. Il lui semblait, sans doute, que cette contemplation du bien, donnait à son âme des forces nouvelles pour le pratiquer.

Si ceux que le ciel a doués d'un naturel si heureux, ont besoin d'un tel secours, le commun des hommes pourrait-il s'en passer ? non ; des penchans vicieux nous attirent

trop hors de la bonne route, pour que nous ne soyons pas obligés de nous faire, dans le silence des passions, un itinéraire sûr, dont la lecture nous guide, ou nous ramène dans le sentier.

Cette obligation est d'autant plus importante que la carrière à parcourir est plus pénible. Or parmi les diverses professions, il n'en est peut-être pas où il soit plus difficile de se maintenir irreprochable, que dans celle du médecin. Que de difficultés, que de dégoûts, que d'occasions de faire du mal? Que de causes de découragement! Sans une attention continuelle sur soi, il est impossible de persévérer dans une conduite louable. Hippocrate a donc pu dire par hyperbole, que le médecin parfait était un être au-dessus de l'humanité.

La nature des fonctions du médecin exige de lui des qualités dont il doit chercher continuellement à s'orner, et lui impose des devoirs particuliers auxquels il ne peut se soustraire, sans se rendre coupable. Je ne parle pas des qualités qui constituent l'honnête homme, et dont chacun est également tenu; ni de l'obligation de bien étudier son art, obligation que l'on ne peut négliger sans violer les règles de la probité la moins rigoureuse, lors même que l'exercice de cet art ne touche que les plus faibles intérêts de nos semblables: je me borne à méditer sur le caractère spécial que demande la profession du médecin, à cause des fonctions qui la constituent, et des rapports qu'elle établit.

Les qualités du médecin sont de deux sortes: les unes se rapportent primitivement à lui-même; elles mettent de l'harmonie entre les détails de la conduite et les fonctions

du médecin. Elles lui méritent l'estime en mettant de la concordance entre les diverses parties de son être moral, et le disposent à l'accomplissement de ses devoirs. Les autres se rapportent directement à ses malades, facilitent ses relations avec eux, lui gagnent les cœurs et la confiance, et le mettent plus à portée d'opérer le bien.

Il est pénible de veiller toujours sur soi, d'acquérir des vertus de surérogation, lorsque notre nature perverse nous rend déjà la simple probité si difficile. Il importe donc de soutenir notre courage par la contemplation des motifs les plus puissans. Or en considérant la Médecine sous ses divers rapports, on y trouve toutes les raisons les plus propres à nous animer : ainsi m'arrêterai-je d'abord quelque temps à réfléchir sur la sublimité de cet art, pour me pénétrer des obligations qu'il m'impose.

§. I.

L'estime que les hommes ont pour un art se règle sur son antiquité, sur son origine, sur l'opinion qu'en ont eu les grands et les maîtres de la terre, sur les distinctions et les honneurs qu'il peut faire obtenir ; malheureusement ils ne prennent pas assez souvent en considération la noblesse de son objet, ni l'utilité de ses fins. Parmi ces divers motifs d'estime, chacun donne la préférence à ceux pour lesquels ses préjugés ou son genre d'esprit lui donnent de la prédilection.

Il est rare que les institutions humaines réunissent tous les genres de mérite : il est rare, par exemple, que le

bon et le beau marchent ensemble, et que les arts qui obtiennent le plus d'admiration, qui attirent le plus de biens à celui qui les professe, soient aussi les plus utiles.

La médecine est peut-être la seule science humaine qui possède tous les avantages réels et imaginaires que les hommes recherchent, et qui doit réunir tous les suffrages, quelle que soit la base d'appréciation que l'on adopte.

La Médecine est presque aussi ancienne que le genre humain. Après la chute de l'homme, les maux vinrent en foule; il fallut chercher à calmer les souffrances, et surtout celles des personnes qu'on aimait; on fit des tentatives, on profita des résultats, et voilà les premières observations. Pour croire que la Médecine est née tard, il faudrait supposer que les hommes ont existé sans souffrir; ou que dans un temps la mère n'a pas aimé son fils, l'époux son épouse, ni l'ami son ami.

Que dis-je! est-ce à des moyens aussi lents que la Médecine doit sa formation? ne semble-t-il pas plutôt que de temps en temps il ait paru des hommes qui, obéissant à une impulsion secrète et supérieure, sont venus en vertu d'une mission extraordinaire, soulager les maux de l'humanité, et répandre des connaissances dont eux-mêmes ignoraient l'origine? D'où vient ce respect idolâtre que l'antiquité montra pour quelques hommes qui avaient exercé la Médecine? Est-ce par l'apothéose qu'on paie quelque vérité ou quelque observation, ajoutées à une masse de vérités et d'observations qu'on possède déjà? Les hommes ne sont pas si reconnaissans. Pour obtenir d'eux une pareille récompense, il a fallu les frapper d'admiration; il a fallu faire marcher

l'art beaucoup plus rapidement qu'il ne fait par le secours d'une pénible et tardive expérience ; il a fallu deviner tout à coup la Médecine, et non la déduire d'une foule de données dont on manquait, ou qu'il était impossible de combiner assez vîte. Or de tels prodiges sont-ils au pouvoir des hommes ? Quand Ciceron (1) et Pline (2) ont dit que la Médecine nous venait des Dieux, quelle faute ont-ils commise, si ce n'est d'attribuer aux instrumens immédiats de la Divinité, ce qu'ils devaient rapporter à celui qui les dirigeait à son gré ?

Un moderne (3), homme de beaucoup d'esprit, voyant l'embarras des philosophes pour expliquer la formation des langues dans l'hypothèse de l'état de nature, a tiré de l'insolubilité du problème, une preuve de la nécessité de recourir à une cause supérieure. Je pense encore que si l'on considère la Médecine en elle-même, on ne pourra pas croire qu'elle ait pu se former par les seules forces de l'esprit humain. Ce n'est pas ici, comme dans les mathématiques, une suite d'idées, dont chacune est renfermée dans la précédente successivement jusqu'à la première, et qu'on peut développer par une analyse exacte, à la portée de tous les hommes. La Médecine se compose de faits dont la plupart sont isolés, et dont la théorie, loin de nous

---

(1) Deorum immortalium inventione consecrata est ars medica. Quæst. Tuscul., lib. 3.

(2) Diis primùm inventores suos assignavit Medicina. Hist. mundi, lib. 29, cap. 1.

(3) Bonald.

conduire à des découvertes, est l'occasion éternelle de nos disputes. Ignorant l'essence des maladies, nous ne pouvons en trouver le remède par le raisonnement, si ce n'est quand l'analogie nous guide. Par quel hasard a-t-on essayé pour un grand nombre, celui qui convenait le mieux ? Pourquoi de bonne heure a-t-on choisi l'opium au milieu de tant de productions de la nature, pour calmer les douleurs aiguës ? Qui a dirigé les Péruviens dans la découverte du quinquina ? Quel raisonnement a pu suggérer de combattre une maladie redoutable par un métal auquel à peine on soupçonnait quelques propriétés médicinales? Marc Aurèle remercie les Dieux de lui avoir indiqué en songe différens remèdes, sur-tout pour ses crachemens de sang et ses étourdissemens, ce qui lui était arrivé à Gaëte et à Chrèse (1). Je voudrais que les bienfaiteurs de l'humanité, que ceux qui ont enrichi la médecine de quelque moyen nouveau, nous dissent s'ils l'ont découvert autrement, et s'ils n'y ont pas été amenés par une sorte d'instinct, c'est-à-dire, par une suggestion intérieure dont la source ne pouvait être rapportée à leur esprit.

C'est dans ce sens qu'on doit entendre ce qu'a dit, sur l'origine de la médecine, un des plus beaux génies de l'antiquité, St.-Augustin : Si vous voulez remonter jusqu'à la vraie origine des choses, vous trouverez que les hommes n'ont pu recevoir la médecine que de Dieu (2).

---

(1) Pensées; traduct. de M. de Joly, chap. 11.

(2) *Medicina si altiùs rerum originem repetas, non invenitur undè ad homines manare potuerit nisi à Deo.* (De civit. Dei, lib. 3.)

Que si l'on examine l'opinion qu'ont eue de cette science les hommes qui, par leur rang ou leurs lumières, semblent nous devoir servir d'exemples, on verra la médecine élevée au plus haut point de considération. Tous les anciens philosophes la regardèrent comme le plus digne objet de leurs études ; Aristote et Pline, quoiqu'ils eussent bien d'autres droits à l'estime publique, auraient rougi d'avoir consacré leur vie à l'étude de la nature, et d'avoir négligé l'être qui en fait le plus bel ornement. Dans tous les temps on vit des potentats rendre hommage à la plus sublime des sciences, et au plus utile des arts. Je ne parle pas des récompenses que les Cyrus (1), les Seléucus (2), les Auguste (3), prodiguèrent à ceux qu'ils honoraient de leur confiance, ni de celles que les gouvernemens de l'Orient accordent aujourd'hui même à ceux qui sont chargés de la santé du chef de l'état (4). Ces largesses pourraient avoir leur principe dans un sentiment différent de l'estime pour l'art de guérir ; et je n'ai pas besoin de ces preuves équi-

---

(1) Xénophon rapporte que Cyrus le grand se faisait accompagner à l'armée par un certain nombre de médecins choisis, qu'il comblait de libéralités, et que Cyrus le jeune l'imita en cela.

(2) On sait que Seléucus récompensa les soins d'Erasistrate pour son fils, en lui donnant 100 talens.

(3) Suétone parle de la manière libérale dont Auguste traita son médecin Musa. *Aug.* c. *81*.

(4) S'il faut en croire Chardin, les honoraires des médecins du roi de Perse sont de plus de 2,500,000 livres, sans compter les présens, les charges et autres bienfaits extraordinaires.

voques. Je parle seulement des princes qui n'ont pas dédaigné d'étudier eux-mêmes la médecine, et qui n'ont pas cru que cette occupation fût nuisible à leur gloire, ou indigne du trône. Le plus sage des rois, Salomon, employa le loisir d'un règne pacifique, à orner son esprit de plusieurs connaissances utiles, parmi lesquelles celle de la vertu médicinale des plantes doit être remarquée. Au rapport de Plutarque, Alexandre n'était pas étranger à l'art de guérir, et il eut plusieurs fois occasion de faire tourner, au profit de l'humanité souffrante, les connaissances médicales qu'il tenait de son illustre maître. Voici le passage de Plutarque : *Ego quidem arbitror medicinæ quoque studio imbutum ab Aristotele Alexandrum ; namque non tantùm commentationes ejus delectatus est, verum multis etiam succurrit in morbis, præscripsitque certa remedia, quod ex epistolis ejus discas.* Tibère (1), Adrien (2) étaient versés dans la science de la Médecine; et nous pourrions encore citer Néron, si son suffrage pouvait être de quelque honneur.

Il est vrai pourtant que certains hommes de mérite ont détracté l'art de guérir; mais est-ce de bonne foi ? Faut-il prendre à la lettre les déclamations d'Agrippa, ou les plaisanteries de Montaigne et de Molière? Ce qu'ils ont

---

(1) Voyez Galien, *De compositione medicamentorum*, liv. 5.

(2) Adrien possédait la médecine parmi une foule d'autres connaissances. Sa vie est curieuse, même dans l'*Epitome* d'Aurelius Victor. *Vita Adriani, p. 312.*

dit contre des médecins dignes de leurs sarcasmes, s'applique-t-il à la vraie Médecine? Et puis il y a des choses dont on est convenu de railler, quoiqu'on les respecte foncièrement, et que chacun les regarde comme très-bonnes en soi. Il faudrait n'avoir aucune habitude du monde, pour prendre sérieusement tous les traits satyriques lancés contre cette union sacrée des personnes qui assure la perpétuité de la race humaine, établit les rapports sur lesquels reposent le bonheur de la société, et devient la source des sentimens délicieux d'une paternité assurée.

Nous serions coupables de ne faire le bien qu'en vue des avantages qu'il peut nous procurer. Il faut être disposé à le pratiquer, non-seulement sans récompense, mais encore malgré les maux que nous devons en attendre. Cependant quand nos soins nous promettent des résultats heureux pour nous, il n'est pas défendu de les prendre en considération, pour accroître notre zèle et doubler ainsi nos forces. Celui de ces résultats qu'on nous pardonne le plus de désirer, c'est la gloire et l'estime; sans doute, parce que tout ce qui est moral dans l'homme l'emporte sur ce qui est matériel, et qu'il est beaucoup moins aisé d'usurper ces biens de l'opinion, que l'or et les richesses.

Or, dans tous les lieux et dans tous les temps, les médecins dignes de ce nom ont obtenu l'estime due aux fonctions importantes auxquelles ils se vouent. Les hommes éclairés ont toujours vu que celui-là était digne d'estime qui, renonçant à la dissipation de la jeunesse, en consacrait les années à des études pénibles et dégoûtantes; qui, passant sa vie au milieu des malades et des affligés, s'occupait

à soulager et à consoler, et prenait pour lui la moitié des souffrances ; qui, sans être animé par la vengeance, l'émulation et la vue d'une gloire certaine, s'exposait aux traits de la mort répandus dans une atmosphère corrompue. Ils ont senti tout ce qu'on devait à celui qui guidait la police dans les règlemens relatifs à la santé publique ; qui éclairait les organes des lois, l'administration de la justice ; qui veillait à la conservation de ceux qui répandent leur sang pour la patrie ; qui faisait la prospérité des familles, en prolongeant les jours de ceux qui les nourrissent, et le bonheur de l'État, en conservant celui qui en est l'appui, le protecteur et le père.

Ceux d'Abdère, craignant pour la santé de Démocrite, et pressentant les maux qu'entraînerait la perte d'un si grand homme, sollicitèrent Hippocrate d'employer son art pour le sauver : les expressions dont ils se servirent dans la lettre qu'ils adressèrent à ce médecin, sont bien dignes de remarque, parce qu'elles montrent quelle était à leurs yeux l'importance du service qu'ils en attendaient : « Venez, » lui disaient-ils, venez au secours d'un illustre personnage ; » nous ne vous regarderons pas comme un médecin, mais » comme le conservateur et le père de toute l'Lonie. Vous » réparerez le rempart qui nous défend ; c'est à une cité » toute entière et non à un homme que vous donnerez la » vie. » Nous transporterons sur vous les titres de celui que vous allez nous rendre ; « vous serez notre législateur, » notre juge, notre magistrat souverain (1), puisque nous » vous devrons celui qui est tout cela. »

(1) *Senat. pop. Abd.* Hipp.

Mais quand la médecine ne jouirait pas des avantages d'une antiquité respectable, d'une origine réputée divine, d'une considération universelle et bien honorable; quand elle ne promettrait pas à celui qui la cultive avec distinction l'hommage des hommes éclairés, elle pourrait se passer de tout cela, et trouverait en elle-même de quoi commander le respect, s'attirer des partisans, et inspirer le zèle et l'enthousiasme. Noble dans son objet, grande dans les choses dont elle se compose, touchante dans ses œuvres, elle n'a pas besoin d'emprunter son lustre des circonstances accessoires.

Oui, quoi qu'en dise je ne sais quelle philosophie, qui, loin de s'appliquer à faire notre bonheur, se plaît à nous ravilir, en nous plaçant dans un même système avec les animaux; à nous humilier, en nous contestant la plus belle portion de notre être; à nous désoler, en soutenant qu'après le trépas, il ne restera rien de ce que nous aurons tendrement chéri; à nous désespérer, en nous persuadant que nous ne serons plus quand la mort nous aura soustraits aux persécutions, aux injustices, aux maux dont la nature et les hommes nous accablent. Quoi qu'elle en dise, l'homme est la plus noble des créatures: le sens intime s'élève contre les sophismes, et tous les efforts qu'on fait pour nous fermer la bouche, ne peuvent nous convaincre. Une voix intérieure nous dit: tu es le chef-d'œuvre du Créateur: l'organisation de ton corps présente autant de merveilles que le reste de la nature; puissance, sagesse, prévoyance, intelligence, tout se manifeste dans l'harmonie et l'action de tes organes, aussi bien que dans le système des corps

qui composent le Monde. Mais ce qui ne peut être comparé à rien de ce que l'Univers offre à ton imagination ; ce qui brise tous les liens par lesquels on veut que tu tiennes à d'autres êtres vivans ; c'est ce principe qui t'anime et qui pense. N'affecte pas de le confondre avec l'impulsion primitive que le Créateur a donnée à la bête, et qui lui est nécessaire pour se conserver ; n'assimile pas l'instinct industrieux de l'araignée, l'aveugle sociabilité de la fourmi, les mouvemens imitatifs du singe, à cette raison que les soins de l'éducation perfectionnent et éclairent sur tes vrais intérêts ; à cette intelligence qui contemple l'Univers et mesure l'espace ; à cette imagination qui crée ; à cette sensibilité qui fait du genre humain une même famille de frères ; à cette faculté qui t'élève de la contemplation des œuvres à celle de leur auteur, te le fait concevoir, quoique les sens ne le puissent atteindre. Ils disent que l'âme n'est qu'un souffle ; réponds-leur avec Bossuet : oui, un souffle qui mesure la distance de la terre au soleil, qui enfante l'Iliade, et qui est capable de connnaître Dieu et de l'aimer.

La Médecine proprement dite est le domaine le plus vaste de la pensée. En effet, outre tous les objets qui la constituent essentiellement, et qui sont infiniment nombreux, elle s'approprie les parties des autres sciences qui lui conviennent. Or il en est peu qui ne lui découvrent ou des instrumens pour se perfectionner, ou des faits à recueillir, ou des causes des phénomènes qu'elle considère, ou des remèdes. Ainsi la métaphysique, les mathématiques, la mécanique, la chimie, la physique, la météorologie,

l'histoire naturelle, les beaux-arts, tout est mis à contribution, selon le besoin.

Il est difficile, quand on compare diverses sciences, de ne pas montrer un peu de partialité en faveur de celle que l'on a choisie, et il serait prudent par conséquent de ne pas agiter ces sortes de questions; je me hasarderai cependant à dire quels sont les motifs qui m'engagent à préférer la Médecine, parce que j'ai fait mon possible pour me dégager de toute prévention.

Il me semble que la Médecine exerce toutes les facultés de l'esprit beaucoup mieux qu'aucune autre science. Elle présente aux sens et à la mémoire un nombre prodigieux d'objets qui doivent être décrits, et peut-être ne le cède-t-elle pas à l'histoire naturelle sous ce point de vue; mais la médecine ne se contente pas de signaler chacun de ces objets, et il faut qu'elle en étudie les rapports. Le naturaliste, dit-on, étudie bien des rapports aussi, puisqu'il doit classer.... Oui; mais quels sont ceux qu'il considère? Que lui importe de grouper d'après des caractères artificiels ou naturels? Le médecin, au contraire, est toujours occupé de la recherche des rapports essentiels; tous les autres lui sont indifférens. Or de telles études offrent à la raison un tout autre exercice que l'examen des surfaces.

Les mathématiques sont sans doute bien propres à donner l'habitude d'un raisonnement sévère; mais la simplicité de leur objet éloigne trop l'esprit des matières ordinaires à nos réflexions. La coutume de raisonner sur des principes abstraits peut être nuisible à ceux qui doivent s'occuper

d'objets physiques, soit en les rendant incapables de saisir toutes les circonstances qui contribuent à la production des phénomènes, soit en les dégoûtant de tous les résultats approximatifs ou vraisemblables.

Le chimiste et le physicien occupent un plus grand nombre de facultés intellectuelles ; mais les problèmes de la médecine sont encore plus compliqués que ceux dont la solution est l'objet de la chimie et de la physique, et par conséquent ils exigent plus de combinaisons et plus d'efforts. Outre les principes d'action qu'on trouve dans la matière brute, les corps vivans en ont de particuliers qui contribuent à la production de leurs phénomènes, et qui en rendent l'explication plus difficile.

A ne considérer donc la Médecine que comme une connaissance spéculative, elle mériterait la préférence sur les autres aux yeux de celui qui voudrait trouver dans l'objet favori de ses études, un centre où il pourrait rapporter toutes ses autres connaissances accessoires, et un moyen d'exercer toutes les facultés de son esprit.

On fait dans le monde un reproche grave à la Médecine; c'est d'être contraire aux idées religieuses et de nuire à la morale en attaquant la croyance, qui en est le plus solide fondement. Cette imputation est calomnieuse, et la justification facile.

D'abord les preuves de fait ne sont pas admissibles. Il y a beaucoup de médecins étrangers aux études médicinales, et dont les opinions ni la conduite ne prouvent rien contre l'art qu'ils professent sans le connaître. Il en est d'autres dont on s'est plu à dénigrer la mémoire, et qu'on a inscrits

sur la liste de l'impiété, comme on y a placé Fénélon, Massillon. Il en est enfin qui ont affiché des sentimens anti-religieux, moins par conviction, que parce que leur siècle l'exigeait ainsi. On ne voulait pas rester au-dessous des esprits forts qui donnaient le ton, et l'on était charmé de se croire plus de force de tête que n'en avaient Pascal et Bossuet.

Tous ces effets de la légéreté, de l'insouciance, de la séduction, de la mode, de la vanité, ne pouvaient déposer contre la Médecine. Il faut l'examiner en elle-même pour voir quelle est l'influence morale qu'on en peut attendre.

L'étude de l'homme serait-elle donc capable de favoriser ces systèmes de philosophie où l'on prétend que le monde est l'effet du hasard ? Écoutons l'expression des sentimens qu'inspirait à Galien la contemplation de notre organisation : « en exposant les fonctions du corps humain, dit-il, » je pense faire l'hymne le plus digne de celui qui nous » a formés. Et certes, il y a bien moins de piété à remplir » ses temples de l'odeur des parfums, à faire couler en » son honneur le sang des taureaux, à lui sacrifier des » hécatombes, qu'à contempler soi-même et à montrer aux » autres, les effets de sa puissance et de sa bonté. Qu'a » l'univers de plus digne d'admiration que l'homme ? Vous » vous extasiez devant le soleil et la lune, et cependant » l'ordre des corps célestes n'annonce pas plus d'intelli- » gence que l'économie des animaux. Quand vous jugez » des œuvres de sculpture, regardez-vous à la matière ? » L'ignorant peut se laisser éblouir par l'or, l'argent, » l'ivoire et par la grandeur de Jupiter Olympien ; mais

» l'homme instruit a une autre mesure pour apprécier le » mérite de ces productions, et il admire Phidias dans les » ouvrages de cire, de bois ou d'argile, comme dans ceux » des métaux les plus précieux (1) ».

Voilà les effets des études médicales chez un homme à qui sa patrie n'offrait à son adoration que les Dieux d'Homère. Il aimait mieux adopter une religion absurde, que d'attribuer tant de merveilles au hasard, et de méconnaître la grandeur et la sagesse de leur Auteur. Et l'on pourrait craindre que ces mêmes études dégoûtassent du Dieu des Augustin, des Chrysostome, de Fénélon, des Bossuet!

Mais qu'y a-t-il donc dans la Médecine de contraire aux dogmes qui font notre consolation, et qui nous font jouir dans cette vie des préludes de la félicité dont ils nous donnent l'espérance pour l'autre? Je suis si éloigné de croire qu'elle nuise aux idées religieuses, que je regarde l'incrédulité raisonnée comme l'effet de l'oubli des objets dont la Médecine s'occupe.

Ils disent que tout est matière dans l'homme; et la Médecine leur montre des esprits développés, jouissant de la plénitude de la raison et de toute la vivacité de l'imagination, dans des corps encore tendres, ou chez des individus excessivement débiles; des âmes dont toutes les facultés s'exaltent aux derniers momens de la vie, quand le corps commence à tomber en poussière.

---

(1) *De usu part., l. III, c. 10.*

Ils disent que tout le moral se réduit à des sensations; et la Médecine leur répond d'abord que sentir, c'est avoir un principe d'unité, et que ce principe est incompatible avec les propriétés connues de la matière; ensuite que la raison la plus parfaite réside souvent en des corps dont tous les sens sont imparfaits, et que réciproquement des sens délicats appartiennent souvent aux plus stupides; enfin que les propensions les plus bisarres tourmentent quelquefois l'âme la plus saine.

Ils disent que toutes nos pensées reçoivent l'influence d'un organe qui se trouve actuellement dominant, et dont les sensations régissent tout le moral; et la Médecine leur fait voir une lutte continuelle entre la raison et les appétits, lutte d'où naissent toutes les contradictions qu'on trouve dans le caractère, la plupart des inquiétudes de la vie et le remords.

En un mot, il n'est pas une proposition irréligieuse, avancée pàr la philosophie moderne sur la nature de l'homme, contre laquelle la Médecine ne puisse fournir ou des faits qui la rendent douteuse, ou des preuves qui la réfutent complètement.

Mais un médecin estimable a fait un livre contre la métaphysique. . . . . Oui, mais s'il plaisait à quelqu'un d'en faire un autre pour avancer la contradictoire de toutes les propositions de ce médecin, il trouverait des faits pour l'appuyer, et certainement il établirait plus de vérités que son adversaire. Le moral, dit-on, est l'effet du tempérament; et puisque la constitution du corps a une si grande influence sur les facultés intellectuelles et sur les inclinations,

on ne peut les regarder que comme des fonctions du corps. . . . . Pour montrer l'absurdité de la conclusion, il n'y a qu'à emprunter de la Médecine des observations très-communes, touchant le pouvoir qu'a l'âme sur le corps, dont elle se fait obéir toutes les fois qu'elle le veut fortement. Quand cette puissance commande, il n'y a ni tempérament, ni douleur qui résiste. Le grand cœur de Condé veut humilier les ennemis de la France, se couvrir de gloire, et forcer son Roi à ne plus se rappeler de l'infidélité de son sujet et de son parent; il court se livrer avec ardeur aux travaux de la guerre, sans que la goutte qui engourdit ses membres puisse ébranler sa résolution. St. Jérome arrête au milieu des plaisirs de Rome, de consacrer au service de l'église la seconde moitié d'une vie dont la première avait été donnée à la dissipation; à la fleur de l'âge, parvenu au plus haut degré de la considération, il s'enfonce dans la solitude; les sens ont beau se révolter, son âme sait bien leur imposer la loi. La crainte de la mort a rendu la vigueur à des personnes accablées d'infirmités et surprises par un incendie. Des milliers de chrétiens reçurent l'ordre de fléchir le génou devant les Dieux du paganisme: ils avaient promis au leur l'hommage de tout leur sang; on vit des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute constitution, courir avec joie au martyre, et braver des tourmens dont la barbarie rendait les récits fort suspects, si les faits n'étaient attestés par les témoins les plus intéressés à cacher ces horreurs (1). Si l'on usait de la dialectique familière à

(1) *V. de SS. martyr. cruciat.* par Gallonius.

quelques philosophes modernes, qui empêcherait de conclure que le corps n'exerce aucune influence, et que l'âme le gouverne pleinement comme une machine inerte? Mais la Médecine désavoue également ces conclusions inexactes. En nous présentant tous les faits, elle nous fournit les preuves les plus complètes de cette duplicité de l'homme, reconnue par St. Paul, et mise en évidence par quelques philosophes, à la tête desquels il faut placer Barthez.

La Médecine ne se borne pas à perfectionner l'esprit; elle forme le cœur par l'exercice des œuvres les plus touchantes. Toute la vie du médecin est un sacrifice perpétuel fait à l'humanité. Toujours au milieu des souffrances et de la mort, son occupation est d'adoucir la douleur des uns, d'inspirer l'espérance aux autres jusques à la porte du tombeau; d'essuyer les larmes de ceux-ci, de permettre à ceux-là de s'accoutumer à leur chagrin par la perspective d'un malheur très-probable, mais pourtant encore incertain. Le médecin qui remplit sa destination mérite qu'on lui applique ce que l'écriture dit de l'Homme-Dieu: *pertransivit benefaciendo et sanando omnes infirmitates (1)*. Heureux celui dont ce peu de mots composent l'histoire! On lit avec admiration les exploits des conquérans, les coups d'état des politiques, les intrigues des ministres; mais le cœur s'attendrit, mais les yeux se mouillent au récit d'une vie employée obscurément à faire du bien aux hommes, et à soulager leurs souffrances.

---

(1) Act., c. X, v. 36.

§. II.

Lorsqu'on se fait un portrait idéal du médecin, et qu'on désire qu'il réponde à la dignité de l'art, on rassemble toutes les vertus dont l'humanité est susceptible, parce qu'il n'en est pas une que le médecin n'ait occasion d'exercer.

Mais la perfection d'un semblable modèle est trop décourageante; exigeons moins pour être plus sûrs d'obtenir. Il ne faut pas vouloir que le Médecin soit un être surnaturel; mais il doit s'imposer l'obligation d'acquérir certaines vertus dont l'influence sur ses devoirs est plus considérable que celle des autres.

Une des plus désirables, c'est la modestie. Elle doit avoir un tel effet sur toute la conduite, que le médecin ne saurait faire trop d'efforts pour s'y former par toutes les réflexions que la vraie philosophie et la religion lui présentent. C'est cette vertu qui lui faisant préférer le bon au beau, dirigera ses études vers les objets importans de son art, et non sur les sciences que la mode et l'esprit du siècle mettent en vogue; qui lui persuadera que la connaissance de la Médecine doit marcher avant celle de l'archéologie, de l'histoire naturelle, des mathématiques, malgré que ces dernières soient le seul moyen de s'attirer la considération de certains hommes qui dirigent l'opinion publique. C'est cette vertu qui, le mettant en garde contre ses propres erreurs, l'empêchera d'abonder dans son sens, de résister aux conseils utiles des gens éclairés, et à ceux de ses mauvais succès. C'est cette vertu qui, lui faisant connaître combien il est loin de posséder toutes les connaissances

qu'on désirerait qu'un médecin pût réunir, l'incitera continuellement à les augmenter par des études combinées avec la pratique.

Le médecin doit se défendre avec soin de l'amour des plaisirs. Quand le public refuse sa confiance à ceux dont les mœurs sont répréhensibles, on ne peut pas l'en blâmer absolument. Les penchans aux vices sont-ils compatibles avec l'amour de l'étude, avec une sorte d'indifférence pour ce qui flatte la vanité, avec cette tranquillité d'esprit nécessaire pour délibérer sur les choses les plus graves, avec cette délicatesse que doit posséder celui qu'on admet dans l'intérieur des maisons et dans le secret des familles?

Hippocrate n'a pas dédaigné d'écrire sur la décence que le médecin devait garder dans tout son extérieur. Des personnes peu réfléchies s'imaginent qu'il a voulu enseigner le moyen d'obtenir à peu de frais les respects du peuple. Non, il a prétendu imposer au médecin l'obligation de se comporter d'une manière grave, le forcer d'acquérir des qualités intérieures qui fussent en harmonie avec ce maintien extérieur, et faire entrer, pour ainsi dire, la vertu par toutes les voies. En effet, que le médecin s'accoutume à mettre de l'ordre et de la propreté dans ses vêtemens, et le même esprit d'arrangement se fera bientôt sentir dans ses goûts et dans ses affaires. Qu'il refuse de suivre les caprices de la mode, et il acquerra l'habitude de se méfier des innovations, et il évitera de s'enthousiasmer sans examen pour les derniers remèdes prônés. Qu'il prenne les habillemens affectés à sa profession, et il n'osera se trouver avec des personnes dont les manières et la conduite con-

trastent avec son état ; et il n'osera se livrer à des amusemens que nos usages lui ont sagement interdits, comme éloignant trop les esprits de la réflexion et de l'étude.

Le médecin doit être laborieux et diligent. L'étendue de la science qu'il a choisie, l'assiduité qu'exigent les fonctions auxquelles il se consacre, lui rendent ces qualités indispensables.

Il doit posséder à un haut degré la force d'âme. Cette qualité, jointe à une raison saine, peut tenir lieu de toutes les vertus; car c'est elle qui établit l'empire de cette raison, malgré les efforts du caractère et les penchans du cœur. Socrate avouait qu'elle était le principe de toute sa conduite, et que par elle il avait triomphé d'un malheureux naturel et des inclinations les plus vicieuses.

L'imperfection de notre nature met souvent, chez tous les hommes, la raison aux prises avec les penchans; la force est donc nécessaire à tous. Cependant plusieurs ont un moyen d'y suppléer : c'est d'éviter toutes les occasions qui mettent la vertu en danger. Mais le médecin n'a pas cette ressource : les tentations sont inséparables de ses études et de ses fonctions. Il faut de la force pour résister aux passions du bel âge, s'arracher aux amusemens et employer ses plus belles années à des études pénibles et assidues, lorsqu'aucune entrave extérieure ne vient gêner une liberté incommode. Il faut de la force pour vaincre la répugnance qu'inspirent les objets exposés dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, pour triompher de la révolte des sens, et pour se familiariser avec les idées de mort et de destruction dont l'esprit est obligé de se repaître continuellement. Il

faut de la force pour lutter contre les obstacles et les désagrémens de toute espèce que suscitent ceux qui sont en possession de la confiance publique, et qui veulent indécemment faire un monopole de la Médecine. Il faut de la force pour ne pas céder à la paresse ni à l'attrait des plaisirs ; pour servir tous les hommes avec zèle, malgré leur ingratitude et malgré ses ressentimens particuliers ; pour suivre les règles de l'art, malgré les préjugés qui exposent la réputation ; pour ne se laisser décourager ni par les calomnies absurdes de la populace, ni par les malignes insinuations ou le silence perfide des confrères ; pour ne jamais prévariquer dans son ministère, malgré les piéges que tendent les sens, l'ambition et la cupidité; pour rester inébranlable, malgré l'impulsion et l'exemple.

Suffit-il d'un caractère naturellement ferme, pour trouver en soi le moyen de sortir victorieux de tant de combats ? Je ne le crois pas : cette fermeté naturelle est trop près de l'opiniâtreté, vice dangereux dont le médecin doit se garantir avec autant de soin qu'il cherche les vertus. D'où peut-on donc tirer cette force ? Je n'en connais qu'une source pure et intarissable : ce sont les sentimens religieux. Tout ce que la philosophie a voulu substituer à cela, est de nul effet, comme on peut le prouver par le raisonnement et par l'exemple. C'est pour avoir trop écouté les conseils de cette philosophie, que tant de malheureux s'écrient comme Brutus : *vertu, tu n'es qu'un vain nom.* Cette plainte ne sortit jamais de la bouche de celui qui voit dans ses devoirs l'ordre de son créateur, qui ne sort jamais de sa présence, qui le prend pour témoin de ses actions, pour

confident de ses intentions, pour consolateur de ses peines, pour vengeur des injustices dont il est la victime. On a certainement de la force, quand on est soutenu par un tel appui.

§. III.

A la tête des qualités qui doivent diriger les relations du médecin avec ses malades, je placerai la disposition à la compassion, comme étant la mère de toutes les autres. Hippocrate l'exigeait absolument ; il voulait que le médecin s'appropriât les souffrances des hommes (1). Il sentait la différence qui doit se trouver entre celui que la curiosité, l'avidité des connaissances, du gain ou des distinctions jètent dans la Médecine, et celui qui l'embrasse par le désir d'être utile à ses semblables. Pour décider de l'aptitude d'un candidat, il était plus en peine de savoir s'il aimait l'humanité, que la science ; il était persuadé que l'amour des hommes produit nécessairement l'amour de l'art (2).

En effet, si les plaintes de la douleur ne remuent pas les entrailles du médecin, il a beau posséder des talens et réunir des connaissances, il ne sera jamais un vrai praticien.

Il n'en coûte rien à celui qui est réellement compatissant de témoigner aux malades un vif intérêt, et d'obtenir une entière confiance en leur persuadant que leur guérison est devenue son affaire la plus importante et la plus chère.

---

(1) Voy. d'Anacharsis, t. 6, p. 282.

(2) *Si enim adfuerit erga homines amor, adest etiam amor erga artem.*

Un autre effet immédiat de la compassion, c'est de produire la douceur et la patience. Pourrait-on traiter avec rudesse ceux dont on partage les souffrances? Les plaintes, les brusqueries, les reproches à l'art et à l'artiste, ne sauraient importuner ni blesser l'homme compatissant; tout cela ne fait qu'accroître son intérêt, en lui donnant une idée plus affligeante des maux qu'il doit soulager. Qu'il est loin de là, celui qui dans l'exercice de la Médecine rapporte tout à lui-même; qui ne voit dans ses travaux qu'un moyen de s'enrichir, de s'attirer la considération, ou de contenter une vaine curiosité. Sa douceur n'est que de l'indifférence, sa patience n'est que de la contrainte. Quelle que soit son adresse et son talent pour la feinte, il lui sera difficile de donner le change à ceux qui se connaissent en sentimens.

De la même source découle encore la complaisance envers ceux qui approchent ou servent le malade. N'y a-t-il pas de la dureté à rebuter une mère, un fils, un ami, qui vous accablent de questions, indiscrètes si vous voulez, mais qui sont suggérées par un sentiment auquel vous devez compatir, et autorisées par l'idée qu'on se fait de la Médecine et du médecin? Quand vous demandez de la discrétion dans ce cas, vous exigez presque que l'on soit indifférent sur le sort de ce qu'on a de plus cher au monde. . . . . Mais, il faut donc parler Médecine avec le peuple, entrer dans des explications, lui donner des théories? . . . . . Pourquoi pas? Il est si facile de les contenter là-dessus! N'ayez jamais d'autre charlatanerie à vous reprocher; ne vous abaissez pas jusque là par vanité, par intérêt, par le désir de séduire les

gens étrangers à la science ; et votre cœur vous justifiera. Les sarcasmes lancés contre ceux qui éblouissent le peuple par des raisonnemens hors de sa portée, ne peuvent pas atteindre l'homme humain, qui consent à faire du galimatias pour rassurer des malheureux alarmés, ou pour les préparer par degrés à un évènement funeste qu'il regarde comme certain.

Une des choses les plus difficiles dans l'exercice de nos fonctions, auprès des personnes à qui leur sexe, leur âge ou leur état font un devoir spécial de la pudeur, c'est de se conduire dans les questions et dans l'examen médical, de manière à ne pas les blesser sur cet objet. Les uns à force de ménagemens affectés, mettent dans leurs procédés un mystère plus alarmant que le cynisme ; les autres pour encourager ceux que la honte retient, tombent dans une grossiéreté que la morale et le goût condamnent également. Il faut beaucoup d'esprit et de sens pour rester dans un honnête milieu ; ou plutôt il faut être réellement et sincèrement pudique, pour que les propos, l'air du visage, les yeux, les mouvemens, fassent connaître qu'on n'a d'autres idées que celles qui doivent occuper le Médecin, d'autre désir que celui de soulager.

Cette qualité ne suffit pas pour obtenir une confiance entière ; il faut qu'une réputation de discrétion garantisse au malade qu'il n'a qu'un seul confident de ses maux secrets, de ses malheurs ou de ses faiblesses. Le Médecin doit se rendre maître de sa langue ; il serait impardonnable si les ressentimens les plus injustes, les caresses les plus séduisantes, les menaces, les promesses, disons

plus, si le respect même pour l'autorité légitime, pouvoient lui faire abandonner cet empire.

Quelque répréhensibles que soient les fautes, dont les suites exigent notre ministère, quelque dégoût, quelque horreur qu'elles puissent nous inspirer, tout doit en nous respirer l'indulgence. Nos fonctions ne sont pas de corriger les mœurs; soulageons les maux, séchons les larmes; un autre sondera les cœurs, et saura les punir ou les changer.

C'est une chose déplorable, que de voir la négligence avec laquelle on s'accoutume à exercer la médecine, quand le zèle des premiers temps a fait place à la tièdeur. Chaque cas particulier est un problème à résoudre; il n'y en a pas un qui n'exige la plus sérieuse attention, pour combiner les données, pour s'assurer si le résultat auquel on est parvenu, est le seul qu'on puisse obtenir. Et cependant nous voyons des Médecins traiter les intérêts les plus sacrés de l'humanité, avec une légéreté qu'ils ne mettroient pas à s'occuper de leurs plus petites affaires. Se conduire ainsi, c'est manquer à la probité, par le motif le plus bas, puisque ordinairement c'est la cupidité qui rend avare du temps; c'est s'exposer à se rendre coupable de la mort d'un citoyen, d'un père; si l'on ne tue pas, on peut laisser mourir; et en médecine, c'est presque la même chose; la responsabilité est la même.

Mais lorsque les soins dus à nos malades compromettent notre santé, sommes-nous tenus à leur en rendre? Est-on obligé de servir les autres au péril de ses jours, et faut-il préférer son prochain à soi?.... Point de com-

position ; point de fausse application des préceptes. Le chevet du lit du malade est votre poste. La contagion, la douleur et la mort vous y attendent, n'importe. L'amour de soi ne doit pas plus vous servir d'excuse, qu'il ne sert à un soldat qui déserte la veille de la bataille. Vous hésitez, vous avez besoin d'un exemple, regardez les Médecins de l'âme ; voyez s'ils partagent votre pusillanimité ; regardez le respectable Archevêque de Milan (1) ; le même précepte vous lie.... que la même espérance vous anime. Oui, la même espérance ; n'attendez rien des hommes ; si vous succombez, ce sera sans gloire, sans éclat ; on n'en parlera point ; ce n'est pas la mort des hommes occupés obscurément à faire du bien (2), qui est précieuse aux yeux du monde, c'est celle des héros et des destructeurs des nations. Pour vous, attendez d'ailleurs votre récompense, votre espoir ne peut-être vain, et vous saurez un jour que le champ de vertu vaut bien le champ d'honneur.

Lorsque le médecin n'a d'autre règle de conduite que le bien du malade, que les intérêts de son ambition et de son amour-propre n'ont aucune influence sur ses déterminations, il ne lui en coûte pas d'appeler à son secours les lumières de ceux qui méritent sa confiance, ou d'avoir pour témoins ceux que les parens désirent de lui associer. Sa manière d'agir dans les conférences qu'il a avec ses confrères, n'a rien qui sente la vanité blessée, l'orgueil,

---

(1) St. Charles Borromée.

(2) *Illustras inglorius agitare artes*, a dit Virgile, en parlant d'Apollon. M. Barthez croit que le Poète désigne la médecine.

la manière de montrer du savoir. Il parle sans autre prétention que de faire connaître son avis ; il écoute sans impatience, sans humeur ; il se rend à la raison. La modestie ne nuit pas à la fermeté ; la complaisance serait un crime. La conviction intérieure ne cède pas comme ailleurs, ou ne peut prescrire des règles ; le médecin ne doit suivre que celles qui lui sont dictées par une conscience pure et éclairée.

. . . . . .

. . . . . .

Primitias dedimus quas noster agellus habebat,
Quales ex tenui rure venire solent.

. . . . . .

FIN.

MM. LES PROFESSEURS.

. . . . . *Directeur de l'École.*	*Méd. lég. Hist. de la Méd.*
. . . . . *Directeur du Jardin.*	*Botanique.*
C. Louis DUMAS.	*Anatomie. Physiologie. Med. clin. pour les maladies réputées incurables.*
G. Joseph VIRENQUE.	*Chimie. Pharmacie.*
Pierre LAFABRIE.	*Clinique interne.*
J. L. Victor BROUSSONET. . .	
Jean POUTINGON.	*Clinique externe.*
André MEJAN.	
J. B. Timothée BAUMES. . . .	*Nosologie. Pathologie.*
J. Nicolas BERTHE.	*Thérapeutique, Matière med.*
J. M. Joachim VIGAROUS. . . .	*Institutions de Méd. Hygiène.*
A. Louis MONTABRÉ.	*Chirurgie, Méd. opératoire.*

MM. LES PROFESSEURS HONORAIRES.

Antoine GOUAN.	*Ex-Professeur de Botanique.*
J. Antoine CHAPTAL.	*Ex-Professeur de Chimie.*